

## HOMMAGE A ALEXANDRE CHATRIAN (1826-1890)

[...] *Oh, par Dieu, Horatio, quel nom terni  
Me survivrait si rien n'était connu !*

(La Tragédie d'Hamlet, V, 2, 326-7)

Il y a cent ans mourait Gratien Alexandre Chatrian à Villemomble, dans la banlieue parisienne, bien loin de sa Meurthe natale, plus loin encore de l'Italie de ses ancêtres. Mais la distance géographique n'est-elle pas insignifiante quand on la compare à celle du cœur ? Alexandre est mort dans un déplorable état d'abandon moral parce que l'ami, le collaborateur de toujours, l'avait renié pour la vie, parce que lui-même avait cessé de croire à cette réalité qu'il avait patiemment bâtie avec Erckmann à partir de rêves de jeunesse remplis d'idéalisme républicain, de témoignages, de souvenirs et d'images furtives puisées dans leurs vals et dans leurs forêts, tout ce qui contribua à l'aboutissement de cette œuvre à la griffe familière, unique, inimitable : Erckmann-Chatrian.

Mais qui fut Chatrian ? Pourquoi à la fin de sa vie, comme après sa mort, le considéra-t-on tel un interlope, un homme sans moralité aucune ? Il serait bien temps de réviser notre jugement et de cesser de prêter l'oreille aux détracteurs d'Alexandre qui ne voient en lui qu'un aigrefin qui profita au maximum de sa collaboration avec Émile, sans jamais payer de sa personne.

Il faut reconnaître que notre « sujet » nous élude souvent. Les lettres et confidences tardives écrites dans les journaux ne sont pas toujours sincères; les renseignements biographiques paraissent trop succincts. Nous avons donc cru bon de pousser plus loin l'investigation dans des articles et témoignages dans lesquels Chatrian n'est pas forcément le héros principal, mais où sa contribution a été remarquée. Par ailleurs les revers de sa famille firent couler beaucoup d'encre et ceci bien avant sa naissance.

Les ancêtres de Chatrian étaient du Val d'Aoste où ils exerçaient le métier de verrier. Quand les comtes allemands de Linange-Dabo décidèrent, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'implanter des entreprises dans leurs fiefs lorrains, plusieurs familles de Torgnon franchirent les montagnes pour venir y travailler. C'est au Grand-Soldat que se fixèrent les Chatrian. Là, ils s'allièrent à d'autres familles françaises, en particulier les Restignat, originaires de l'Auvergne et dont la mère d'Alexandre était issue. Dans son excellente étude, *Des verriers lorrains*, Percival Martin nous décrit les dures conditions de travail de ces hommes qui, bon gré mal gré, étaient unis par leur labeur. « Ils trimaient, nuit et jour, à cueillir, au bout de la canne, le verre en fusion, à le souffler, à le rouler, à le mouler,

et tout cela sans grand bénéfice ». Martin précise également que cette profession était une des rares professions qu'un noble pouvait exercer « parce qu'elle comportait péril de mort ». Chatrian héritera de ces « hazis », comme on les surnommait, un certain marginalisme et aussi une endurance physique, le goût du travail bien fait et une grande fierté qui le pousseront toujours à se dépasser.

Grâce à son oncle, Nicolas Restignat, et à l'abbé Thony de Dabo, il se voit ouvrir les portes du collège de Phalsbourg où il subit de nombreux affronts et privations. Dans cet établissement constitué principalement par les fils de riches paysans et notables, il était considéré comme parent pauvre. Henry Villard, qui était interne au collège de Phalsbourg en 1849-50 et qui connut plus tard la gloire dans les milieux de la finance et du journalisme aux États-Unis, eut Chatrian comme répétiteur. Dans ses mémoires, il en fait un portrait qui, sans être flatteur, est bien différent de celui fait par Erckmann et ses biographes. Ceux-ci voyaient en lui un jeune rustre mal dégrossi. Villard, au contraire, le décrit comme un être doué, éloquent et rempli d'un feu intérieur.

[...] « *Un front élevé, de grands yeux de jais au regard perçant, un beau nez grec et une bouche ferme mais toutefois belle, étaient les traits prédominants d'une physionomie dans laquelle prévoyance, volonté, et idéalisme se reflétaient comme dans un miroir. [...]*

*Le sentiment de respect que ce physique exceptionnel inspira en moi comme en tous les autres collégiens grandit à mesure que j'apprenais à le connaître au cours de mes leçons particulières. [...] Mais je découvris bientôt que sans qu'il soit pour cela d'une nature très enjouée qu'il était réellement très sympathique et communicatif et que, branché sur un sujet, il pouvait parler avec autant d'animation que quiconque. »*

Alors qu'Émile était plutôt routinier et enclin à la paresse, Alexandre déploiera dans toute leur collaboration des trésors d'énergie et d'ingéniosité. Dans la majeure partie de sa vie, il mène deux carrières de front. Après sa journée aux Chemins de fer de l'Est, qui lui assure un revenu stable, il commence son travail de styliste et conseiller littéraire. Il est certain que sans ses nombreuses corrections et annotations, la langue d'Erckmann-Chatrian n'aurait pas eu cette clarté, cette précision dont la renommée va bien au-delà de nos frontières. Erckmann prenait les recommandations de Chatrian au sérieux et, après la brouille, ses nombreux efforts, mis à part quelques fables et contes manquant d'originalité, restent improductifs. Si Émile possédait un réel don d'observation ainsi qu'une vaste culture, il lui manquait donc ces deux qualités essentielles à l'écrivain : le don de concentration et la discipline. L'ambition lui faisait également défaut et, dès qu'il subissait un revers, on le trouvait abattu et prêt à tout abandonner. « Ce qui me plaisait dans Chatrian, dira-t-il, c'est qu'il voyait les choses au beau. Naturellement méfiant de moi-même, j'avais besoin d'encouragement » (Huismans). Quant aux idées, au substrat de l'œuvre, on peut facilement prouver que c'est Erckmann qui apporta

le plus d'eau au moulin. Dans son autobiographie, il prétendra même avoir tout créé et inventé. Selon Laquintinie, parent et critique de Chatrian, Alexandre aurait, au contraire, écrit plusieurs passages de l'œuvre. On ne peut en toute honnêteté donner raison à ce dernier témoin, car nous n'avons aucun brouillon à l'appui, mais il serait tout à fait étonnant qu'Alexandre n'ait pas fourni un souvenir, un portrait, une description ici ou là. Lui aussi avait eu les oreilles rebattues des récits des campagnes napoléoniennes, notamment par son oncle, le capitaine Bertholin; lui de même avait grandi au sein d'une nature sauvage parmi des originaux de toutes sortes. L'œuvre romanesque lui doit certainement quelque apport, si infime qu'il soit.

Toutefois, la vraie vocation de Chatrian a été le théâtre. Ce genre, comme on le sait, n'avait pas la même ambition qu'aujourd'hui. Il se voulait accessible à tous, distrayant en même temps que didactique. Quand les *Contes et Romans nationaux* commencèrent à perdre leur souffle, Chatrian comprit qu'il pourrait leur redonner un certain dynamisme en les adaptant pour la scène. Les idées restaient toujours provocatrices et actuelles et, de plus, elles pouvaient atteindre un public éclectique. Alexandre confiera à un journaliste du *Figaro* : « N'est-ce pas une joie, les êtres créés par notre imagination agissent et parlent directement devant le public ». Dans cette nouvelle aventure, il déploiera encore plus d'énergie et de créativité que jamais. Sa perspicacité impressionnera des personnalités de ce milieu. Henri Maréchal, qui fut le compositeur des *Amoureux de Catherine* et de *L'Ami Fritz*, nous raconte dans ses souvenirs une entrevue entre Philippe Gille, un brillant journaliste, et Chatrian.

*« Dès les premiers jours d'octobre eut lieu la réunion projetée avec Chatrian et Philippe Gille. Nous nous étions retrouvés dans un restaurant du boulevard où Chatrian nous avait conviés. Groupés autour d'une table d'angle, en un coin retiré où l'on pouvait causer en paix, la soirée devait être fort curieuse.*

*Chatrian fut éblouissant ! On eût dit qu'il tenait à dominer son partenaire, tout d'abord, du premier coup ! Avec autorité, une grande hauteur de vues, des aperçus ingénieux, une nette vision de la vie, des hommes et des choses, tour à tour il passait en revue la littérature, le théâtre, le journalisme, montrant le but à atteindre, la pauvreté des résultats en la majeure partie des cas, soulignant la vitalité de la pensée contemporaine et encore la supériorité de l'esprit français sur celui d'autres pays, etc., etc.*

*Gille écoutait tout cela avec un visage souriant, les yeux écarquillés, les sourcils relevés à la chinoise, selon l'expression habituelle de sa physionomie, et ne trouvant que bien juste le temps, çà et là, de placer un mot heureux, un « à-peu-près » plein de finesse, qui venaient se heurter au visage presque sévère de Chatrian daignant à peine accorder l'aumône d'un sourire aux réparties les plus drôles, cependant !*

*C'était comme un duo concertant où le Parisien jouait la petite flûte et l'Alsacien la contrebasse, avec Myrtille au milieu, faisant tapisserie !*

*Au bout d'un temps assez long d'après le cadran - car aucun de nous ne pouvait s'ennuyer - je pus enfin faire remarquer qu'un aussi brillant tournoi n'avait pourtant laissé aucune place au but réel de l'entrevue ! ... Les deux lutteurs le reconnurent en riant et l'on put, enfin, exposer le sujet, comme dans la fugue. [...]*

*Il [Gille] était littéralement conquis, lui, et me disait : « Je ne sais pas ce qu'est l'autre (Erckmann), mais celui-là est un fameux homme ! Quelle vigueur d'esprit ! Quelle intelligence ! »*

*L'Ami Fritz, Les Amoureux de Catherine, Les Rantzau, Le Juif polonais*, des pièces qui « marchent » parce que Chatrian, toujours animé par son sens de bien faire et de plaire à tous, supervise chaque détail, surveillant la distribution, le décor et la musique. Sa gentillesse allait de pair avec sa simplicité. Dans un article du *Figaro*, Champsaur le décrit ainsi : « Il enlève la jaquette usée, en drap chocolat, courte par derrière, qu'il revêt, quand il est à son bureau, en endosse une autre, un peu plus neuve, et se coiffe d'un chapeau en forme de melon, à larges ailes, qui, avec le pantalon collant en vrille, achève son type de bourgeois alsacien. ». Il avait d'ailleurs conservé son accent alsacien. Et c'est ce provincial tout à fait « nature » que les acteurs prirent en sympathie. Mlle Thénard du Théâtre Français racontera dans ses souvenirs comment Chatrian la défendit après une confrontation avec l'administration :

*[...] « Je remarquai cependant avec attendrissement que chaque fois qu'arrivait le moment de ma scène, Chatrian prenait son chapeau et s'en allait avec un : « Che fais referir » dans lequel perceait toute la sympathie qu'il éprouvait pour moi.*

*Choue, ma petite, choue ! me disait-il quelquefois, Mme Chameaux te remplacera bientôt.*

*La façon dont il prononçait le nom de Jameaux me faisait rire, bien que je n'en eusse guère envie. »*

Contrairement à ce qu'on a souvent laissé entendre, son immersion dans les milieux du théâtre n'altéra en aucun cas la personnalité d'Alexandre. Il n'était pas non plus question pour lui de recourir à la facilité en adaptant les anciens romans et contes. Chatrian avait compris le potentiel qu'on pouvait tirer de l'œuvre. Après lui, plusieurs dramaturges étrangers exploitèrent le même filon. Parmi les œuvres dont le succès fut extraordinaire, il faut citer *The Bells*, pièce tirée du *Juif polonais*, interprété par Henry Irving, ce géant du mélodrame victorien. Stanislavski, conquis par le tragique de cette même pièce, la monta au Théâtre d'art de Moscou. Après la France, *L'Ami Fritz* connut un grand succès dans les pays germaniques et l'opéra qui en fut tiré en italien contribua à renforcer la renommée de Mascagni. Ce dernier récidiva avec les *Rantzau* quelques années plus tard. Grâce à Chatrian, la diffusion des pièces en France et à l'étranger contribua à redorer l'auréole des deux écrivains. Un seul échec cependant suffit à tout casser, celui de *Myrtille* en 1883.

S'ensuivirent, comme chacun sait, les règlements de compte, le procès, et finalement la brouille. Nous pensons qu'Émile savait en toute conscience qu'Alexandre n'était ni le profiteur ni le menteur qu'il a voulu nous dépeindre plus tard. Manipulé par sa gouvernante, Emma Flotat, et par certains membres de sa famille, Erckmann se détourna de l'ami de toujours pour des raisons tout égoïstes.

Au Raincy, Chatrian avait enfin trouvé son équilibre dans un environnement bucolique avec ses poules et son verger. S'il avait mis du temps à épouser Adélaïde Riberon, il lui était resté fidèle et leur mariage était stable. Bon père, il s'occupa activement de l'éducation de ses enfants. Citoyen soucieux du bien public, il fonda une bibliothèque dans sa ville et participa à d'autres problèmes de gestion en tant que maire et conseiller municipal. Il resta fidèle à ses convictions sociales et politiques et travailla aux côtés de ses camarades de loge francs-maçons. L'un d'eux se souviendra de son dévouement.

*« Chatrian était actif, entraînant, aimant la vie, tout entier à ses amitiés, à sa famille. Nature droite et franche, rien ne lui était indifférent de ce qui touchait sa commune, aussi bien que de ce qui concernait son pays. C'est ainsi que, maire du Raincy, il rendit à ce charmant pays les plus signalés services, rappelés dernièrement dans un long article par le journal local. C'est ainsi aussi qu'il s'intéressait aux sociétés alsaciennes-lorraines, rendant dans sa sphère tout ce qu'il pouvait de services. »*

Il continue à célébrer le culte de l'Alsace et dit à son petit voisin, Georges Géville :

*« Le français, tu l'apprendras toujours, c'est ta langue maternelle, mais l'alsacien, il ne faut pas que tu l'oublies parce que, quand l'Alsace redeviendra française, et elle le redeviendra - il ponctuait bien ces mots - il faudra que tu puisses comprendre les vieux restés au pays, et qu'eux aussi puissent te comprendre. Et puis aussi, parce que notre patois, le souvenir et l'espérance, vois-tu mon petit Yerri, c'est tout ce qui nous reste ! »*

Au contraire de Chatrian qui s'était tout à fait intégré à sa communauté, sans pour cela renier sa province natale, Erckmann s'était brouillé avec ses amis et presque toute sa famille. Il avait fui Phalsbourg, Paris, Saint-Dié, Toul. Il se retrouvait à Lunéville, qu'il tolérait à peine, et vivait dans une réclusion quasi totale. Comment ne pas en vouloir à son ancien associé avec lequel il avait tout partagé et qui lui devait tout ? Emma, qui détestait Chatrian, l'Italien, contribua à renforcer la méfiance d'Erckmann.

Chatrian, épuisé par tous ses efforts physiques, succomba peu à peu à ce drame de l'amitié. Après Émile, ce fut Georgel, son protégé, qui, en essayant de le défendre, fut l'instrument de sa perte. En répandant ces ignominies sur Erckmann, Georgel se fit le bourreau d'un homme

que, pourtant, il admirait et respectait. Il est tout à fait impossible d'imaginer qu'Alexandre, même malade, eût été aussi loin dans la calomnie. Lors du procès, l'avocat général conclut que Georgel était le vrai coupable. L. Schoumacker et G. Benoit-Guyod, les deux grands biographes d'Erckmann-Chatrïan, ont dit également que la responsabilité de Chatrïan dans l'affaire était infime.

Alexandre eut trois fils et resta sans descendant. Sa bru, Jeanne Brismaret, qui mourut en 1953, avait, selon Georges G eville, tout fait pour la r ehabilitation de Chatrïan. Appauvrie, elle fit don à la Biblioth eque nationale des papiers de la famille, sans recevoir aucune r etribution mon etaire. Le testament de Chatrïan se retrouve là, dans ces cartons bien libellés. C'est peu comparé à la somme de tous ses efforts accumulés pendant toute une vie. Les quelque cent douze titres d'Erckmann-Chatrïan lui doivent certes beaucoup et, même si sa contribution ne fut pas toujours tangible, elle fut intrinsèque à la génèse de l'œuvre toute entière.

Stephen J. FOSTER

## Ouvrages cités

BENOIT-LÉVY (Edmond), « Erckmann-Chatrïan et leurs œuvres », discours de rentrée, la Loge Alsace-Lorraine, 9 octobre 1890. Réimpression, *Conférences prononcées à la Loge Alsace-Lorraine*, Paris, Imprimerie Hugonis, 1891, p. 145-195.

CHAMPSAUR (Félicien), « Chronique Parisienne. Erckmann-Chatrïan », *Le Figaro*, 31 décembre 1881, p. 1.

G VILLE (Georges), « J'ai connu Chatrïan ». (Coupure de journal aux archives de Phalsbourg, sans date ni nom de journal).

HUISMANS (Georges), « Erckmann-Chatrïan, d'après des documents inédits », *La Revue de France*, vol. 3 (15 juin 1922), p. 770-788.

LAQUINTINIE (P.), « Un problème littéraire, Chatrïan », *Le Messager d'Alsace-Lorraine*, 28 septembre 1912, p. 305-307.

MARÉCHAL (Henri), « Souvenirs sur Chatrïan, Philippe Gille, Victor Massé », *Le Figaro*, 20 décembre 1922.

MARTIN (Percival), « Des Verriers lorrains. Les Ancêtres de Chatrïan », *L'Est Républicain* (coupure de journal non dat e).

THÉNARD (J.), « Choses vues, choses vécues », *La Revue*, vol. 79, n  8 (15 avril 1909), p. 505-520.

VILLARD (Henry), « A Double Literary Career », *Hours at Home*, vol. 9, n  5 (September 1869), p. 389-403. Réimpression en traduction française, FOSTER, Stephen J. « Des salons victoriens aux cabanes d'émigrants », *Il y a cent ans Erckmann-Chatrïan*, New York, Peter Lang Publishing, Inc., 1986, p. 29-38.